

Les loisirs de Pandore

Autor(en): **St-Urbain**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 5

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223085>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

bancs de l'école primaire, dans le petit Daguët, nous apprîmes à cette occasion que :

*Si Rapinat vient de Rapine
Rapine vient de Rapinat.*

Il fallut l'Acte de Médiation pour consolider l'édifice en libérant les cantons d'un lien trop serré.

L. Mogeon.

Au pays de Tartarin. — On parle d'un léger tremblement de terre qui a mis en émoi une petite localité du Midi.

— Vous devez avoir joliment eu peur ? dit quelqu'un.

— Peur, oui, sans doute ; mais la terre tremblait encore plus que nous !

Entendu dans un salon. — Oui, Mesdames, je me trouvais dans une armoire quand le feu a pris chez moi... Mais je n'ai pas perdu la tête, j'ai crié : « Sauvez les meubles ! »

LES LOISIRS DE PANDORE

PANDORE a des loisirs : le village est si calme ! Les rôdeurs y sont inconnus, les pochards de même, puisque chacun peut passer sans peine de sa cave au logis. Quand aux élections, on a le temps d'y songer !...

Pandore utilise dignement ses loisirs : il meuble son esprit ! Présentement, il s'initie aux charmes de la dactylographie ! Sur sa table, il y a une frêle machine à écrire, où de grosses mains tatonnantes pianotent diligemment. Pandore écrit une lettre, une lettre importante, sans nul doute ; voyez comme il sue ! Et contemplez l'attitude studieuse de ce brave homme ! Un rapport à son commandant ? Une statistique sur les mœurs nocturnes des assoiffés ? — Non ! vous n'y êtes pas ; Pandore écrit à sa bonne amie ! A la machine ? — Pourquoi pas ? Le gendarme ne doit-il pas éviter de se faire connaître ; quand il est en civil, chacun sait qu'un gendarme passe inaperçu !... Ainsi sa lettre toute vibrante d'amoureux serments passera, chez les parents de sa belle, pour un prospectus sans importance !

Il s'applique. Il tire un bout de langue, tout comme les écoliers studieux de jadis. Il y va d'un doigt, de deux doigts... et la main gauche ignore l'œuvre de la droite ! Il n'y a, au moins, pas de « pâtés » ! C'est propre, ça vous a un air ordonné, plaisant !... Parfois, il y a une lettre qui vient mal à propos, un espace qui manque, deux lignes qui se trouvent sur le même palier... mais, tant pis ! le travail a bonne allure !

Il y a deux heures que Pandore a commencé sa lettre. Que de fautes, seigneur Remington ! que d'erreurs de frappe, sir Smith ; quel carnage, oh ! gentes dactylos !...

Recommencer ! recommencer ? Et le temps ? Envoyer cette épître, telle quelle ?... Non ! un gendarme ne peut se permettre une telle désinvolture ! Alors ?

Alors, de sa plus belle main, Pandore a recopié sa lettre, sur un beau papier ligné. Son cœur charge ses « pleins » de toute la passion qui l'emplit, et son espoir lance ses « déliés » vers un lointain idéal...

Sa prochaine lettre, n'en doutez pas ! sera dactylographiée, toute entière, sur la frêle machine où, ce soir, de grosses mains tatonnantes pianotent diligemment !... *St-Urbain.*

A propos du 24 Janvier. — Un instituteur demande à ses élèves :

— Pourquoi ai-je mis à ma boutonnière une cocarde verte ?

Les élèves (11 à 12 ans), hésitent. Puis un petit lève la main et déclare avec assurance :

— C'est parce qu'on a publié les vacances dans les journaux.

L'ESPRIT D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE

LA collection d'anas, sous la direction de Léon Treich, a publié des anecdotes, des bons mots et des traits d'esprit de l'auteur du « Comte de Monte-Cristo ». En voici quelques-uns, pris au hasard, qui nous montrent que le grand romancier connaissait, mieux que personne, ses confrères, ses commensaux et les salons de son temps.

Durant son existence agitée, il gagna des sommes considérables qui se chiffraient par millions

et qu'il dépensa sans compter, avec une totale imprévoyance. Lorsque son éditeur lui versait une forte somme, immédiatement, il tenait table ouverte et recevait chez lui de nombreux indiscrets, parasites et pique-assiette aux dépens desquels sa verve s'exerçait. Et toujours il amenait de nouveaux convives. Sa générosité n'avait pas de bornes, aussi connut-il, toute sa vie, après des périodes de prodigalité inouïe, la gêne la plus complète.

Un jour que son cuisinier lui demandait combien de personnes il attendait à dîner, Dumas répondit :

— J'en ai invité huit ; fais-le pour trente.

Il s'avisait de recommander, à l'un de ses amis, un aigrefin de la pire espèce.

— Je vous envoie mon meilleur ami, disait-il dans sa lettre, ouvrez-lui votre porte à deux battants ; faites pour lui ce que vous feriez pour moi, etc.

A quelque temps de là, Dumas rencontre l'ami qui bat froid. Explication. L'ami reproche au romancier son excès de confiance et lui rappelle la présentation de son dernier protégé :

— Eh bien ? interrompt Dumas, mais c'est le plus charmant garçon du monde...

— Oui, mais il m'a emporté ma montre qui était accrochée à la cheminée.

— Comment !... à vous aussi !

Dumas n'était ni joueur ni buveur. Il gagna des millions et passa sa vie entière dans des embarras d'argent. Il disait volontiers :

— Le Plutarque qui écrira ma vie ne manquera pas de raconter que j'étais un panier percé, en oubliant d'ajouter, bien entendu, que ce n'était pas toujours moi qui faisais les trous au panier.

Il manquait d'ordre. Quand on lui en faisait le reproche, il répondait :

— Je n'ai pas même un cahier pour inscrire mes dépenses du jour.

Alors un de ses amis lui fit cadeau d'un carnet de cinq sous en tête duquel il écrivit ce quatrain :

*Sur ce carnet Dumas écrit
Chaque jour tout ce qu'il dépense.
Il n'y pourrait mettre, je pense,
Tout ce qu'il dépense d'esprit.*

Dumas posait pour la gastronomie ; en réalité, il n'était ni gourmand ni gourmet. Son plat favori était le bœuf bouilli de la veille réchauffé sur le gril. Mais il était gros mangeur. Il eut parfaitement tenu sa partie avec Louis XIV.

Un jour — c'était lors d'une épidémie de choléra qui ravageait Paris — son fils entre chez lui et le trouve à table, mangeant à lui seul plusieurs melons. Exclamations, reproches !

— Laisse donc, dit le dîneur, c'est bien le moment d'en manger, ils sont pour rien.

Si bienveillant qu'il fut, l'auteur de « Monte-Christo » devenait parfois terrible. Ainsi à un concert, on remarqua qu'il ne parlait point à une actrice qui passait pour avoir eu des bontés pour lui. Qu'était-il arrivé ? On n'en sait rien. Mais toujours est-il que Dumas passa devant cette actrice sans la saluer.

Durant un entr'acte, un de ses amis lui demanda la raison de cette froideur.

— Mais je ne la connais point !

— Allons donc ! fit l'ami, tout Paris sait que...

— Jamais, s'écria Dumas, jamais ! J'ai songé un instant à elle, c'est vrai ; mais comme Hercule aux pieds d'Omphale j'ai filé dès que j'ai vu ses fuseaux.

Le 25 mai 1851, dit le Dr Ménière, j'ai entendu Alexandre Dumas raconter Waterloo devant des généraux qui figuraient sur le champ de bataille. Il allait, il allait, plaçant des troupes, citant des noms héroïques. Un des auditeurs, le général X put enfin l'interrompre :

— Mais ce n'est pas ça, mon cher monsieur,

nous y étions et tout ce que vous racontez nous est absolument nouveau.

— Alors, c'est que vous n'y avez rien vu, répartit imperturbablement Dumas.

Brouillés depuis peu, Balzac et Dumas se rencontraient par hasard dans une maison amie. De toute la soirée, les deux illustres écrivains ne s'adressèrent pas la parole. Vers minuit Balzac sortit et, coudoyant l'auteur des « Mousquetaires », il dit tout haut, sans le regarder :

— Quand je serai usé, je ferai du théâtre.

— Commencez tout de suite ! riposta Dumas.

Sa prodigalité proverbiale lui valait d'avoir de fâcheux démêlés avec ses créanciers, aussi n'éprouvait-il à l'endroit de la corporation des huissiers qu'une tendresse modérée. Comme un ami lui demandait un jour un louis pour frais d'enterrement d'un huissier, son voisin, décédé dans la plus noire misère :

— Comment donc ! s'écria-t-il. Pour un huissier ! Tenez, mon cher, voilà deux louis... Enterrez-en deux !

A son retour d'un voyage en Italie, il entre dans une librairie. Un romancier qui s'y trouvait l'accueille avec une joie marquée :

— Vous, cher maître, ah ! quel bonheur. Vous avez une mine superbe ! Vrai, vous rajeunissez ! A quoi Dumas, qui venait d'avoir 60 ans, répond :

— J'y ai mis du temps !

Marseille est une des villes de France où Dumas est resté le plus populaire. L'histoire de « Monte-Christo » n'a-t-elle pas rendu le château d'If à jamais célèbre et l'évasion d'Edmond Dantès n'a-t-elle pas fait vivre plusieurs générations de cicerones ?

Un jour, un Marseillais, qui assistait au spectacle, voulut avoir de l'esprit et demanda :

— C'est-il vrai, monsieur Dumas, qu'Edmond Dantès savait, lui aussi, faire la bouillabaisse ?

— Tê ! répondit Dumas, puisque c'est lui qui me l'a appris !

Il avait l'habitude de donner une pièce de deux francs à certain pauvre de son quartier. Un jour, il ne trouva sur lui que deux sous et les tendit au mendiant :

— Oh ! monsieur Dumas !

— Que voulez-vous, mon ami !... Vous les donnerez à... un pauvre !

En principe, il tutoyait tout le monde, sauf Porcher, le marchand de billets, qui se montrait affecté de ne pas être traité, par le grand écrivain, avec la familiarité que ce dernier prodiguait à ses amis. Un jour, Porcher s'arma de courage :

— Monsieur Dumas, dit-il, j'ai un service à vous demander.

— Voyons, que voulez-vous ? fit l'écrivain.

— Je voudrais être tutoyé par le plus grand homme de mon temps.

— Eh bien, mon cher Porcher, prête-moi cinquante louis !

Il nourrissait quelques haines féroces. M. Buloz, le directeur de la « Revue des Deux-Mondes », fut une de ses victimes. A la suite de je ne sais plus quelle querelle, Dumas jura que pendant un an il n'écrirait pas une lettre sans y ajouter un mot déplaisant pour Buloz et il tint ce serment. Par exemple, en écrivant une lettre à un ami du Havre, voici comment il rédigeait l'adresse :

« A M. X., au Havre, à soixante kilomètres de cet imbécile de Buloz ».

Une autre fois, il envoya à Porcher un billet qui commençait ainsi :

« Mon cher Porcher, vous qui êtes à tous égards supérieur à cet imbécile de Buloz... »

Rien ne lui était plus odieux que l'avarice. En sortant d'une soirée, il se trouve, au vestiaire, à côté d'un archi-millionnaire qui, en échange de